Steve Striffler & Mark Moberg, eds, *Banana Wars. Power, Production and History in the Americas*

Durham-London, Duke University Press, 2003, VIII + 364 p., ill., fig., tabl., cartes.

Natacha Giafferi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2306>

DOI : 10.4000/lhomme.2306

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 539-540

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Natacha Giafferi, « Steve Striffler & Mark Moberg, eds, *Banana Wars. Power, Production and History in the Americas* », *L'Homme* [En ligne], 177-178 | 2006, mis en ligne le 12 avril 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2306> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2306>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Steve Striffler & Mark Moberg, eds, *Banana Wars. Power, Production and History in the Americas*

Durham-London, Duke University Press, 2003, VIII + 364 p., ill., fig., tabl.,
cartes.

Natacha Giafferi

- 1 COMMENT UNE CHOSE aussi inoffensive qu'une banane peut-elle livrer des pays entiers à la violence, au cancer, à la stérilité, au chômage ? *Banana Wars* en donne plus qu'un aperçu grâce aux dix études que ce livre propose, qui couvrent une zone allant du Belize à la petite Grenade, depuis les premières exportations de cette herbacée tropicale jusqu'aux dernières controverses de la politique internationale. Conçus non comme des études de cas mais comme les « fruits » d'une tentative d'analyse comparée, ces articles apportent de précieux éclairages à la compréhension des processus de construction nationale dans l'Amérique latine comme dans l'archipel caraïbe. Relations sociales, mouvements ouvriers ou agricoles, place de l'État en regard de celle des multinationales, rapport à la propriété ou construction d'ensembles raciaux y sont abordés non pas de manière cumulative mais en fonction des corrélations qui peuvent s'en dégager, et dans une visée systématique jusque-là rarement entreprise. L'objectif annoncé de cette nouvelle publication de la collection « American Encounters » – que l'on peut traduire par rencontres tout autant que par combats ou engagements américains – est par ailleurs de porter l'attention sur les modalités de l'hégémonie nord-américaine en intégrant des études locales à la perspective des relations internationales. L'observation de la construction des entités politiques et nationales à travers celle d'une industrie configurée par le grand capital américain – pour le cas qui nous occupe, une monoculture à l'uniformité effrayante au regard de l'extrême diversité des espèces tropicales – et, symétriquement, le repérage des enjeux politiques à l'œuvre dans la sphère économique tendent ici vers un exposé extensif des effets de ce « fruit global dans le siècle du global », selon l'expression des instigateurs de cette publication, Mark Moberg et Steve Striffler (p. 3).

- 2 L'expression « guerres de la banane » aurait, au milieu des années 1990, pris le relais de la précédente désignation, pour le moins méprisante et plus populaire encore, de « républiques bananières ». Mais toutes deux disent bien, en dehors du rôle fondamental joué par les médias dans leur perception commune, l'âpreté du combat de la « banane dollar » pour venir définitivement à bout de la « banane ACP ». L'issue de cette lutte inégale se précisa lorsqu'en 1995 plusieurs pays d'Amérique centrale et du Sud, autorisés par les divisions qui s'esquissaient dans la nouvelle Europe et fortement motivés par les États-Unis, déposèrent devant l'Organisation mondiale du commerce une plainte pour protester contre les accords tarifaires et douaniers favorisant jusqu'à l'exportation des petits pays producteurs de la Caraïbe vers leurs anciennes métropoles. À l'opposé de la situation caribéenne caractérisée par ses petits producteurs indépendants, mais non pas autonomes, et présentée à la fin d'un livre qui s'attache à juste titre en priorité aux « guerres » internes des grandes plantations, se situent les Belize, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Panama, Surinam, Équateur, Costa Rica et Colombie, sur les territoires desquels les ancêtres des compagnies nord-américaines Dole, Chiquita et Del Monte décidèrent au début du xx^e siècle de fonder leurs empires. Les mouvements de travailleurs n'étant pas toujours efficacement réprimés et les actions gouvernementales – desquelles un certain populisme ne fut pas absent – pas toujours éteintes par les interventions musclées de la CIA, notamment aux Honduras et Guatemala, ces sociétés optèrent finalement pour un rapport purement contractuel avec les cultivateurs autrefois employés.
- 3 Quel intérêt l'histoire mouvementée de la banane américaine peut-elle présenter pour les anthropologues ? Lorsqu'on sait que, dès les années 1900, la United Fruit Company, surnommée « el Pulpo », est devenue pour l'Amérique latine non seulement un acteur économique majeur mais aussi une force politique puissante, et que les incidences écologiques (par le remplacement de forêts tropicales en culture d'une seule variété de banane, à quoi s'ajoute l'utilisation un siècle durant de substances hautement toxiques), sociales (par la création de véritables villes bananières et dans certains cas d'enclaves, par la configuration d'ensembles sociaux, raciaux ou ethniques), et enfin politiques (par son influence sur le rôle et la nature des États concernés par ces implantations), permettent bien de conclure avec Allen Wells à une « banane dialectique », on ne peut que saluer l'initiative de cette publication. L'emblématisation de ce fruit, son métissage en quelque sorte
- 4 – à l'arrivée la banane s'est chargée de significations qu'elle n'avait pas en partant –, le caractère public de sa commercialisation autour des thèmes de la santé ou de l'économie ménagère, montrent bien l'existence d'un phénomène total similaire à celui qu'avait souligné Sydney Mintz (1985) à propos du sucre. Fruit démocratique – la banane est consommée par « presque toutes les couches sociales et raciales de la société urbaine » (p. 57) –, pratique – d'une manipulation hygiénique, sa teneur en sucre comme en féculents en fait un aliment économique –, populaire et même pop si l'on considère son traitement par Andy Warhol au même titre que la soupe Campbell, la banane a rejoint le sucre et le café sur les tables des classes laborieuses occidentales. Les questions de la globalisation des pratiques commerciales, du rapport continué des métropoles européennes avec leurs anciennes colonies, des « lois du marché », du commerce équitable enfin, qui tente de lier de manière vertueuse impératifs sociaux et rapport à la consommation, se trouvent ici comprises et rigoureusement exposées.